

Tempête.....	177
L'Horloge	179
A Guy de Maupassant.....	181
Rondel d'Octobre	183
Signes.....	185
Passage	187
Neige.....	189
Hiver.....	190
Don d'Hiver.....	193
Solitude	195
Solitairement.....	196
Deuil. — I.....	199
— II.....	201
— III.....	202
— IV.....	204
— V.....	207
— VI.....	209
A Maman	211
Le Vent nocturne.....	215
Débordement.....	219
Nocturne Parisien.....	223
A Paul Verlaine.....	225
Défi.....	227

TOURS

IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES

6, rue Gambetta, 6



A. 27022

PAR VENTS ET MARÉES

DU MÊME AUTEUR

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

A 3 FR. 50 LE VOLUME

POÉSIE

Occident..... 1 vol.
Ferveur..... 1 vol.
Horizons..... 1 vol.
La Figure de proue..... 1 vol.

ROMAN

Marie, fille-mère..... 1 vol.
Le Roman de six petites filles..... 1 vol.
L'Acharnée..... 1 vol.
Tout l'Amour (*sous presse*)..... 1 vol.

Comme tout le monde, *roman* (Tallandier, édit.).. 1 vol.

*Il a été tiré de cet ouvrage 5 exemplaires numérotés
sur papier du Japon.*

60966

PAR

VENTS ET MARÉES



PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENNELLE, 11

1910

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

BCIU Lettres



0512048307

D

*O mer! Fond de ténèbre et surface qui brilles,
Toi qu'on ne peut marquer d'un durable sillon,
Je viens ici, vindicative entre tes filles,
Adorer ton caprice et ta rébellion.*

*Mer changeante à jamais, pourtant toujours toi-même
Depuis les premiers jours du temps illimité,
Mer sans maître, éternel conseil de liberté,
Permits qu'un cœur humain s'enthousiasme et t'aime.*

Mon désir ne peut pas me creuser un chemin
Jusques au plus caché de ton secret royaume,
Mais je puis, me penchant, te prendre dans ma paume
Et boire l'infini dans le fond de ma main.

Ah! qu'ainsi par ma bouche ouverte, ma faiblesse
Communie avec toi, Force, de par le sel!
Je ne peux t'embrasser tout entière, ô déesse!
Mais je connais du moins ton goût universel.

Ce sel contre mes dents, c'est celui des eaux pâles
Qui vont s'assombrissant jusqu'au domaine obscur
Où tu n'es plus, miroir du ciel, gouffre d'azur,
Qu'un flot de nuit hanté par de lumineux squales

Nous contenterons-nous de l'esprit inconnu
Qui mène ta surface à jamais flucteuse?
Nous contenterons-nous que ta vague trop creuse
Soit la place d'un corps énigmatique et nu?

Laisse-nous oublier que de grands paysages
Nocturnes sont en toi pour toujours submergés.
O mer! Jette à nos pieds tes plus clairs coquillages,
Que nous ne songions plus à tes sombres vergers.

Te voici dans ta grâce et ta géométrie,
Dans ta furie horrible et ton auguste paix.
Errons parmi ton sable, ivres de tes aspects,
Sans plus pleurer ta profondeur, cette patrie.

*Entre des cyprès noirs et des orangers blancs,
Je t'ai connue étale et méditerranée,
Et tu te souvenais dans tes calmes élans
D'avoir baigné jadis l'Hellade, cette aînée.*

*A travers des buissons de ronces et de houx,
Au rythme dur des flux et reflux rétractiles,
Je t'ai connue au nord, comme au temps où les Roux,
Les grands iarles, quittaient leurs neigeuses presqu'îles.*

*Je t'ai connue ici, là-bas, de loin, de près,
J'ai revêtu le voile ardent de ta nuance.
C'est encor toi que j'aime à travers les forêts,
Quand l'ouragan reprend la voix de ta démence.*

*Dans tout ce qui m'émeut de faible ou de puissant,
Je me souviens de toi qui hantes ma pensée.
Ta mémoire est en moi pour toujours enfoncée,
Ton rythme multiforme est resté dans mon sang.*

*Pour moi, la vie a ta douceur ou ta tempête,
Ton royaume secret, ton flux et ton reflux.
Parfois mon désespoir est une grande fête
Où tournent tes oiseaux marins aux cris aigus.*

*Je t'atteste en mon cœur, possession immense !
Toi seule je te peux reconnaître et chérir,
Mer, éternelle joie, éternelle souffrance,
Mer, dont je ne peux pas et ne veux pas guérir !*

LA MER

Aux Péqueux de Honfleur, mes pays.

ORAISON

Notre-Dame de Grâce, ô vétuste patronne
Des pêcheurs et des matelots,
Dame de bois et d'or à la belle couronne
Qui loges au-dessus des flots,

Veuille à jamais bénir, tout au bas de la côte,
Honfleur, ma ville aux deux clochers,
Qui descend jusqu'au bord de la mer basse ou haute
Parmi de grands filets séchés.

Voici le petit port et ses bassins verdâtres,
Sa lieutenance d'autrefois,
Ses maisons à pignons dont s'effritent les plâtres
Entre leurs poutrelles de bois.

Voici les bateaux bruns, usés un peu, qu'allège
Leur voile, aile de goéland,
Rivés le long des quais dans l'éternel relent
Des goudrons et bois de Norvège.

Voici tout grisonnants, coiffés de leurs bonnets
De laine tricotée et vieille,
Ces pêcheurs que depuis trois cents ans tu connais,
Portant l'anneau d'or à l'oreille.

Voici les matelots, mousses et débardeurs,
Tous gens de roulis et de houles,
Et, de même, voici les poissardes leurs sœurs,
Et celles qui cueillent les moules.

Tout ce peuple salé lève vers toi les yeux,
C'est lui qui te nomma sa reine,
Sainte Vierge de mer, madone un peu sirène,
Toi son unique merveilleux.

Certes, on le sait bien, ces gens-là sont ivrognes,
D'alcool leur cœur est saturé,
Mais n'es-tu pas, Marie, au-dessus de leurs trognes,
Ce qui reste d'un peu doré?

Dans l'orage hurlant ou sur la mer muette,
Gardiennne de jour et de nuit,
Aux côtés de la barque, invisible mouette,
N'es-tu pas celle qui les suit?

Et ne savent-ils pas, au milieu des bourrades,
Penser à quelque humble ex-voto,
Et, quand ils vont sombrer loin des ports et des rades,
Te promettre un petit bateau?

Vois ! leur reconnaissance encombre ta chapelle,
 Plaques de marbre, cierges droits,
 Et ces barques qu'ils font, longues comme deux doigts,
 Joux de bois et de ficelle.

Tout cela, pour orner tes deux pieds triomphants,
 T'arrive du fond des naufrages.
 Toute l'immense mer avec ses grandes rages
 T'honore en ces cadeaux d'enfants.

C'est pourquoi sois leur douce, ô Dame maritime !
 Garde-leur l'amour puéril
 Que tous ils ont pour toi, naïvement intime,
 Dans la misère et le péril.

Patronne des marins, l'existence est si dure...
 Sois toujours celle d'autrefois,
 Et protège et bénis toujours dans sa verdure
 Honfleur, la ville de guingois.

CHANT DE BOURRASQUE

La mer pousse sur nous sa grande chevauchée,
 Le vent brusque et mouillé nous glace tout le corps.
 Je voudrais être à bord d'une barque penchée,
 — La mer pousse sur nous sa grande chevauchée —
 Qui sortirait d'Honfleur toutes voiles dehors.

La mer obscure saute au bout de la jetée.
 Le phare rouge brûle et cligne dans le vent.
 Je voudrais être à bord d'une barque hantée,
 — La mer obscure saute au bout de la jetée —
 Où serait Notre Dame immobile à l'avant.

Je voudrais être à bord d'une barque penchée.
Notre Dame serait, comme sur le missel,
Droite, étroite, la face un tantinet cachée,
— Je voudrais être à bord d'une barque penchée —
Et son odeur serait de goudron et de sel.

La mer jette à nos pieds ses vagues les plus folles.
Il fait mauvais au large et mauvais dans le port.
Je voudrais qu'au milieu de nous, pêcheurs de soles,
— La mer jette à nos pieds ses vagues les plus folles —
Notre Dame brillât de tout son manteau d'or.

Toute noire est la mer, toute blanche est la mousse.
Sa couronne serait pesante à ses cheveux,
Sur moi seul brillerait le regard de ses yeux.
— Toute noire est la mer, toute blanche est la mousse —
Je ne serais pourtant rien d'autre que la mousse.

Reculons ! Reculons ! La mer monte sur nous !
Aucun autre que moi ne verrait sa lumière.

Je ferais, comme à la grand'messe, ma prière,
— Reculons ! Reculons ! La mer monte sur nous ! —
Et la regarderais en tremblant à genoux.

Il se fait tard, rentrons, la marée est en rage !
Notre Dame serait comme sur le missel,
Et, quand naufragerait la barque, mon visage,
— Il se fait tard, rentrons, la marée est en rage —
Mourrait sous son baiser de goudron et de sel !

LE REFRAIN DE LA CLOCHE DE BRUME

Par ici, les barques-fantômes,
Venez, invisibles vaisseaux !
Laissez pendre, entre pics et bômes,
L'aile des voiles sur les eaux.
Craignez pour votre âme et vos os,
Fuyez ces étranges royaumes !
Moi, la cloche, je vous préviens :
Rentre, pêcheur ! Rentrez, chrétiens.
— Venez !... Viens !... Venez !... Viens !

Certes, l'esprit est sans reproche,
C'est pour gagner son pain qu'on sort.
Mais l'ennemi sans forme est proche,
Autour de vous rôde la mort.
Dans la brume, même le port
Est plus dangereux qu'une roche !
Moi, la cloche, je vous préviens :
Rentre, pêcheur ! Rentrez, chrétiens.
— Venez !... Viens !... Venez !... Viens !

Tu ne vois déjà plus ta toile,
Tu ne vois déjà plus tes mâts.
Même un phare perd son étoile
Dans la brume où l'on n'y voit pas.
M'entends-tu sonner comme un glas
Pour le vapeur et pour la voile ?
Moi, la cloche, je vous préviens :
Rentre, pêcheur ! Rentrez, chrétiens.
— Venez !... Viens !... Venez !... Viens !

Venez ! Redoutez les chimères
Qui hantent la brume sans bruit.
Dans ces ténèbres éphémères
Ma voix est un phare qui luit,
Car je suis, dans la blanche nuit,
L'appel des femmes et des mères !
Moi, la cloche, je vous préviens :
Rentre, pêcheur ! Rentrez, chrétiens.
— Venez !... Viens !... Venez !... Viens !

Par ici, les barques-fantômes,
Venez, invisibles vaisseaux !
Laissez pendre, entre pics et bômes,
L'aile des voiles sur les eaux.
Craignez pour votre âme et vos os,
Fuyez ces étranges royaumes !
Moi, la cloche, je vous préviens :
Rentre, pêcheur ! Rentrez, chrétiens.
— Venez !... Viens !... Venez !... Viens !...

APOSTROPHE

Nous qui sommes pêcheurs sur tes flots, nous qui sommes
Des pauvres n'ayant rien pour vivre que nos bras,
Nous ne te quittons point, la mer ! C'est nous, tes hommes !
Et pourtant nous ne t'aimons pas.

Les poètes toujours nous parlent de sirènes,
Mais nos cœurs sont remplis d'un souci plus urgent.
Et si, de l'aube au soir, tu nous prends et nous mènes,
C'est que ton poisson frais reluit comme l'argent.

Ils chantent ta splendeur et peut-être es-tu belle,
Mais le pauvre a des yeux qui ne regardent rien,
Et si nous t'épousons, mer mauvaise, ô femelle !
Ce n'est qu'à cause de ton bien.

Autour de nous, la faim ouvre toutes ses bouches :
Nos enfants sont chez nous qui demandent du pain.
— A nous la voile rouge et le mât de sapin,
Et le poisson capté, par couches et par couches !

Nous savons le danger caché dans nos filets,
Et que, malgré le port, la bouée et le phare,
Invisible et guettant ces hommes que tu hais,
La mort est toujours à la barre.

Mais la vie avant tout, même en risquant la mort !
Si nous devons périr quelque jour dans la lutte,
Éternelle ennemie, ô mer, ô grande brute,
Nous t'aurons pris quand même un peu de ton trésor !

BALLADE DU PÊCHEUR NOYÉ

Vous m'avez aujourd'hui repêché, camarades,
Et j'étais lourd dans vos filets.
Pris entre deux eaux, seul je m'en allais
Par delà les ports, par delà les rades.
Je m'en reviens ce soir gonflé de sel amer,
Mais parmi cabillots, anguilles et dorades,
Mon âme est restée à la mer.

O vous tous qui montez les canots et les côtres,
Croyez-en mon regard éteint :
J'aurai mon encens, j'aurai mon latin,

J'aurai mon cercueil comme tous les autres,
Mais vous avez en vain repris ma pauvre chair.
Malgré *de profundis*, cierges et patenôtres,
Mon âme est restée à la mer.

Vous vous dites : « Ce sont les voraces murènes
Qui l'ont ravagé jusqu'aux os ! »
Ignorez-vous donc le secret des eaux ?
Ignorez-vous donc les âpres sirènes ?
Il est trop tard !... Livrez ma chair bénite au ver,
Entassez sur ma croix vos couronnes sereines,
Mon âme est restée à la mer.

ENVOI

Reine des horizons qui se redresse et hue,
O vague ! Tombeau sacrilège et clair,
Prise dans ton étreinte, à tout jamais perdue,
Mon âme est restée à la mer !

CHANSONS DES BARQUES DE NUIT

A la pêche toujours fidèles,
Sur la mer où plus rien ne luit,
Nous entr'ouvrons nos grandes ailes
Comme des papillons de nuit.

Chacune de nous reste seule
Sur la tranquillité des flots,
Sans nul feu que le brûle-gueule
De quelqu'un de ses matelots.

Dans l'immensité taciturne,
Loin des fanaux et des reflets,
Nous prenons le poisson nocturne
Dans nos invisibles filets.

Mais dans le port qui brille et bouge,
Le phare, des barques prend soin,
Et sa lumière verte et rouge
Nous rassure toutes de loin.

Car si l'heure vient, d'un coup d'aile
Chacun des papillons de nuit
Retourne à la bonne chandelle
Qui pour le ramener reluit.

La mer monte. Au large ! A la barque !
La belle pêche nous attend.
Déjà la grande voile s'arque,
Le foc sur le beaupré se tend.

Au dur travail toujours fidèles,
Sur la mer où plus rien ne luit,
Ouvrons-nous de toutes nos ailes,
Comme des papillons de nuit !

MARI STELLA

Ces pêcheurs, mes pays, à cause de l'averse,
Ont vêtu leurs cirés et coiffé leurs suroits.
Ils sont partis au vent qui sans douceur les berce,
Sous la pluie en biais qui leur rougit les doigts.

Maintenant, tout au loin, leur barque bondit, entre
L'eau saure de la mer et l'eau douce du ciel.
Ils n'ont plus pour abri que la cale, cet antre,
Où danse lourdement tout le matériel.

On serait mieux au coin du feu, mais il faut vivre
Et faire vivre ceux qui vous pendent au cou;
Et, pour se maintenir ainsi, toujours debout,
Dans le cœur on n'a rien qui, tout bas, vous enivre.

Rien dans le cœur... On sait qu'on rentrera transi
Parmi les tristes siens, la marmaille et la mère,
Qu'après tant de tangage, on est sûr d'être assis,
Pauvres bougres trempés, le cul dans la misère.

Aussi, sachant cela, sentant lourd sur le dos
Le fardeau de demain, d'aujourd'hui, de la veille,
On prend la gourde noire où luit le calvados,
Et l'on boit à grands coups cet espoir en bouteille.

POÈME DU HARENG

L'hiver est revenu, l'horizon est plus grand,
La tempête nous mord de ses gueules ouvertes.
Mais, à travers les vagues vertes,
Par milliers passe le hareng.

Le hareng passe ! Au large ! Allons à sa conquête !
Il n'est pas trop des nuits, il n'est pas trop des jours !
Nous avons le cœur plus en fête
Que ceux qui vont vers leurs amours.

Oh ! quand la voile pend, couleur de feuille morte,
Quand la barque, le long du port noir et mouillé,
Sous le hareng frais qu'elle porte
Luit comme l'argent monnayé !

C'est alors que le quai jusqu'à la nuit travaille
Au bruit sourd des marteaux sur les caisses de bois,
Parmi le grouillement des voix
Et des pieds glissant sur l'écaille.

Les commères d'Honfleur qui lavent le poisson
Pendant vers les baquets leurs larges gorges mûres,
Ont à chaque ongle un fin glaçon
Et la bouche pleine d'injures.

Il faut bien avouer qu'elles ont un peu bu
Ces poissardes du quai courageuses et rauques.
Mais c'est qu'elles en ont tant vu
Depuis que s'ouvrent leurs yeux glauques !

Quand la mer nous roulait à travers les hasards,
Nous les mâles brutaux, abreuvés de rogommes,
Nos campagnes ont fait des hommes
Et peuplé le pays de gars.

Au travail donc, nous tous, les gueux avec les gueuses
Tous les chaluts, par le chenal, rentrent en rang,
Soyons gais, puisque le hareng
Fait nos pêches si poissonneuses.

La vie est rude à vivre au vent cassant et clair,
Oui ! mais chacun de nous, la poche presque pleine,
Peut avoir un peu moins de haine
Pour l'ennemie au loin, la mer !

AU PÊCHEUR DE CREVETTES

Pauvre homme de pêcheur aux orteils dans l'écume
Entre une algue et deux, trois cailloux,
Immobile et mouillé, sens-tu monter le rhume,
L'ankylose future engourdir tes genoux ?

Tu tends ton lourd filet parmi les lames rondes
Qui te prennent pour un rocher,
Vers la crevette agile, et qu'il te faut pêcher,
Et parfois, comme un chien, entre tes dents tu grondes.

Au bout de l'horizon le soleil rond descend.

Ame sans rêve, homme de peine
Qui portes tant de trous dans ton tricot de laine,
Te voici tout debout dans des vagues de sang.

Et tu ne peux savoir — du reste, que t'importe ? —

Que toi, le bougre triste et vieil,
Tu sembles, seul et noir au bord de la mer torte,
Un poète exalté qui pêche le soleil.

CHANT DE VENT ET DE MER

Le vent sans bords, la mer informe
Font un duo,
L'un immense et l'autre énorme,
A qui chantera le plus haut.
Le vent sans bords, la mer informe.

Le vent dit : « A moi les étoiles
Dans mon manteau,
Et le gonflement des voiles
Que tu promènes sur ton eau. »
Le vent dit : « A moi les étoiles ! »

La mer dit : « J'ai mieux que tes astres,
J'ai le soleil.
Il couche dans mes désastres,
Toujours rouge, jamais pareil. »
La mer dit : « J'ai mieux que tes astres ! »

Elle dit : « J'ai mieux que tes voiles,
J'ai mes poissons. »
Le vent dit : « Ailes et toiles,
Je suis les vols et les frissons. »
La mer dit : « J'ai mieux que tes voiles ! »

Le vent dit : « J'ai mieux que tes nages,
J'ai mes oiseaux,
Mes goélands des orages
Qui rasent de près tes eaux. »
Le vent dit : « J'ai mieux que tes nages ! »

La mer dit : « A moi mes abîmes
Remplis d'écrins !

J'ai mes forêts sous-marines
Et j'ai mes palais sous-marins. »
La mer dit : « A moi mes abîmes ! »

Le vent dit : « A moi mes nuages,
Mes beaux châteaux,
Mes irréels paysages
Bien loin, au-dessus de tes eaux. »
Le vent dit : « A moi mes nuages ! »

La mer dit : « A moi mes sirènes
Aux grands yeux bleus,
Qui s'enveloppent pour traînes
De mes vagues aux mille jeux. »
La mer dit : « A moi mes sirènes ! »

Le vent dit : « A moi mes archanges
Aux grands yeux verts,

Vêtus des azurs étranges
De tous mes horizons ouverts. »
Le vent dit : « A moi mes archanges ! »

Le vent dit : « Je suis invisible,
Immatériel. »
La mer dit : « Je suis sensible
A toutes les couleurs du ciel. »
Le vent dit : « Je suis invisible ! »

Le vent dit : « Je suis ta force,
Ton ouragan. »
La mer dit : « Plate ou torse,
Je suis ta forme, extravagant ! »
Le vent dit : « Je suis ta force ! »

Elle dit : « Je suis précise,
J'ai des contours. »

Il dit : « Je suis libre, ô grise !
Sans borne à mes tours et détours. »
Elle dit : « Je suis précise ! »

Elle dit : « Je suis ton égale. »
Il répond : « Oui !
Vague écumeuse et rafale,
Nous sommes ce couple inouï. »
Elle dit : « Je suis ton égale ! »

Il dit : « O mer, si je t'épouse,
Prends mes oiseaux ! »
Elle dit : « Je les jalouse.
Toi, prends les poissons de mes eaux. »
Il dit : « O mer, si je t'épouse ! »

La mer dit : « Vent ! Prends mes écumes,
Prends mes écrins,

Prends mon soleil, prends mes brumes,
Mes couleurs, mes fonds sous-marins. »
La mer dit : « Vent ! Prends mes écumes ! »

Le vent dit : « Mer ! Prends mes nuages,
Prends mes frissons,
Prends mes astres, mes orages,
Mes ailes et mes horizons. »
Le vent dit : « Mer ! Prends mes nuages ! »

... Le vent sans bords, la mer informe
Font un duo,
L'un immense et l'autre énorme,
A qui chantera le plus haut,
Le vent sans bords, la mer informe.

SOIR D'HONFLEUR

Honfleur attend de tous ses phares
Les bateaux qui peuvent venir.
Dans le port, barques et gabares
Craquent sans jamais en finir.

Un peu de tempête est au large,
Un peu d'inquiétude ici.
Ceux qui sont loin, la mer les charge,
Le vent tord leur hunier roussi.

Mais ils rentreront sans naufrages
Vers les phares à l'œil ouvert.
Ce n'est pas de ces grandes rages
Où plus d'une barque se perd.

Laissons se serrer nos poitrines
Un tantinet, nous qui veillons.
Tendons l'oreille aux voix marines
Qui chuchotent par millions.

Il fait bon être sous la lampe,
Quand le flot danse à l'horizon.
On met la paume sur la tempe,
On se sent bien dans la maison.

Alors de très vieilles histoires,
Comme de naïfs revenants,
Passent tout au fond des mémoires,
Vaisseaux-fantômes surprenants.

Ah ! que le jeu sombre des lames
Répond bien au cœur doux-amer !
Un peu de risque sur la mer,
Un peu de tourment dans les âmes.

Oui, que notre logis chenu
Frissonne au plus noir de ses aîtres !
Nous aimons que, dans nos fenêtres,
Tout l'infini soit contenu...

Honfleur attend de tous ses phares
Les bateaux qui peuvent venir.
Dans le port, barques et gabares
Craquent sans jamais en finir.

IN MEMORIAM

Vous, pêcheurs morts tombés hors de votre bateau,
Dans l'estuaire gris où la Seine s'évase,
Vous qu'on ne peut trouver, enfouis dans la vase,
Vous serez oubliés bientôt.

Le souvenir est court chez les enfants. La veuve ?
Les coups lui manqueront, elle se mariera.
Les amis ? Ils en ont tant vu ! Ton corps sera
En pleine mer ou dans le fleuve...

« Eh quoi ! Je n'aurai rien, prière ni tombeau,
Moi pauvre travailleur mort en pleine besogne ?
Quand il fera mauvais et quand il fera beau
Je ne serai qu'une charogne ? »

Pêcheur, pêcheur, quelqu'un, à l'heure où la nuit vient
T'écouterà parler avec la vague oblique.
Repose dans mon cœur, tombeau mélancolique :
Le poète, lui, se souvient.

DIALOGUE DU PÊCHEUR ET DE LA MER

L'homme a passé le long de la mer retirée.
Elle est si loin, au bord des horizons sans bruit,
Qu'il semble que jamais, ni de jour ni de nuit,
Ne remontera la marée.

Et la mer parle et dit : « Écoute, ô terrien
Sans terre, ô sans maison, sans bétail, sans culture !
Ne veux-tu pas tenter la facile aventure
De la mer pleine de trésors, toi qui n'as rien ?

« Que craindrais-tu ? Ne suis-je pas paisible et plate ?
Vois ! Tu me franchiras toute, tranquillement.
Je ne suis qu'un reflet tombé du firmament,
Je suis plus douce qu'une agate.

« Oisif, sur mes flots gris, tu te promènerais.
Mon labour est aisé pour la rame ou l'hélice.
Sans bornes, devant toi, s'ouvre l'espace lisse,
Viens ! Tu ne trouveras en moi que des attraits.

« L'aile de goéland d'une voile est gonflée.
On vole sous le ciel et l'on fait la moisson :
Tu n'as qu'à te pencher pour prendre mon poisson
Qui te fera riche d'emblée.

« Bien d'autres avant toi coururent mes chemins.
Ils n'étaient, comme toi, rien que de pauvres hommes.
Ils comptent maintenant, dans leurs maisons, les sommes
Que la pêche leur mit sans peine dans les mains. »

Et l'homme dit : « C'est vrai ! La belle plaine verte,
Les coteaux bien boisés, les fruits, les sillons bruns,
Tout ce bien naturel n'est que pour quelques-uns,
Mais la mer à tous est ouverte.

« Tu ne m'as pas en vain parlé. Je partirai !
Je veux puiser en vous, mines inépuisables !
Puisqu'on peut découvrir, dans le secret des sables,
Sous les flots gris, un bien frétilant et doré,

« A moi, soles, harengs, anguilles repliées,
Crevettes par milliers ! A moi, visqueux trésor
De la mer ! J'emplirai tous les marchés du port
De mes tapageuses criées !

« Oui ! Je m'enrichirai pour ceux qui me sont chers.
Un homme n'est pas seul au monde. Ma famille
Attend : femme, garçons, et la petite fille,
La dernière venue aux immenses yeux clairs.

« L'horizon gris en proue et le rivage en poupe,
Je partirai tout seul accomplir mon devoir,
Pour que la mère des petits, quand vient le soir,
Leur trempe une meilleure soupe.

« Adieu donc ! Préparons la rame et les réseaux !
Je te quitte aujourd'hui, marâtre terre ferme
Qui n'eus jamais pour moi labour, bétail ni ferme,
Car je vais devenir le laboureur des eaux ! »



Le pêcheur est parti sur la mer tentatrice,
Sur la berceuse mer, douce comme un Léthé,
Et qui seule ici-bas fut pour sa pauvreté
Une pitoyable nourrice.

Et voici : Maintenant qu'il navigue sans peur,
Toutes voiles au vent et l'âme abandonnée,
Un soir, un soir pareil à tous ceux de l'année,
Du fond de l'horizon s'éveille une fureur.

La mer dit : « A nous deux ! A présent, je commence !
Jadis, quand tu rôdais, afin de t'attirer,
J'ai fait ma marée humble et mon couchant doré ;
Ce soir, te voici sans défense !

« Je vais, du bout des quatre points, bondir sur toi.
Vois-tu se ramasser au loin la foule verte
De mes vagues ?... Chacune, activée à ta perte,
Se dresse comme un monstre froid.

« Les voici ! Les voici !... De tous côtés, leur crête
Se hérissé. — Au galop, mes beaux chevaux marins !
Pour aider contre toi ma bourrasque à tous crins,
Le ciel noir est gonflé de foudre qui s'appête ! »

Le pêcheur dit : « O mer ! ô mer ! que t'ai-je fait ?
Jadis, sur tes seins bleus, tu m'appelas toi-même.
Pourquoi maltraites-tu ton nourrisson qui t'aime ?
Pour quelle cause un tel effet ? »

La mer dit : « Croyais-tu me connaître, pauvre homme,
O voleur qui pensais me piller mon trésor?
Défends-toi, maintenant ! c'est l'heure de ta mort!
Défends-toi ! Car il faut, ce soir, que je t'assomme !

« Tous ceux que j'ai tentés ont appris mon secret
Terrible. Apprends-le donc ! — A la barque !... A la barque
Quand l'horizon entier s'avance, s'enfle, s'arque,
Homme et bateau, tout disparaît ! »

Le pêcheur dit : « Tu m'as menti comme une femme !
Je suis seul, maintenant, abandonné de tout,
Seul avec mon bateau parmi ton spasme fou,
Seul avec mon bateau contre ta mauvaise âme.

« Pourtant je t'ai connue aussi douce qu'un pré !...
De tous côtés, ce soir, tu m'attaques, barbare ?
Ainsi soit-il !... A moi ma voile, à moi ma barre !
Ce soir, je te labourerai !

LA MER
« Rage ! Bondis ! Tu crois être mon maître, esclave ?
De bâbord à tribord et d'amont en aval,
Cabre-toi ! Je te monterai comme un cheval,
J'humilierai ton flot qu'écarte mon étrave !

« Tous ceux qui, comme moi, ce soir, étaient partis,
Sont rentrés. Mon bateau gémit dans son écorce.
Mais au fond de mon cœur, pour soutenir ma force,
J'ai ma femme et j'ai mes petits.

« Je n'ai pas peur de toi ! Je connais la manœuvre !
Tes mottes d'eau sauront le tranchant de mon soc.
Conduis-nous au salut, mon brave petit foc !
Va !... Nous laisserons-nous étreindre par la pieuvre ? »

Il lutte et rit. L'embrun l'aveugle. L'ouragan,
Dans la voile, a moulé sa forme furibonde.
Tout craque. Et voici que, dansant comme une ronde,
Siffle un cyclone extravagant.

Le pêcheur dit : « A moi !... Seraient-ce des sirènes ?
Es-tu hantée, ô mer ? Réponds-moi ! Réponds-moi !
Car je sens m'étrangler maintenant, fou d'effroi,
Des cheveux glacials et plus longs que des traînes ! »

La mer dit : « Tu te meurs malgré tout ton orgueil !
Autour de toi, ce sont les cheveux de mes lames.
Oui ! Passionnément elles perdent les âmes
Pour que les pays soient en deuil.

« Je me venge sur toi de ta race abhorrée,
Qui, dans un bout de lin, capte l'effort des vents
Et blesse chaque jour, avec ses durs avants,
Les sirènes que roule, en montant, la marée.

« Meurs parmi le tumulte effroyable des eaux.
Car mes lames de fond, ces sirènes secrètes,
Ont quitté pour ta mort, hurlant comme des bêtes,
Leurs ténèbres et leurs coraux.

« Meurs ! Je me ris de tout, phare, signal ou havre !
Perdu, seul, insulté par mes soufflets salins,
Écoute jusqu'ici pleurer tes orphelins,
Toi dont je ne voulais que le prochain cadavre !

« Meurs ! Meurs ! que le grand cri de mille goélands,
A travers mon fracas lézarde l'ombre noire,
Afin que tes petits apprennent la victoire
Des sirènes aux cheveux blancs !

« Meurs ! Tu seras pêché bientôt, pêcheur de soles !
Meurs ! Que ton corps sombré, pris parmi les filets,
Nourrisse mes poissons qu'autrefois tu volais,
Et qu'ils grouillent, vivants, au creux de tes chairs molles ! »

Et le pêcheur a dit : « Au secours ! Je me meurs !
Je sens toute la mer qui m'entre dans la gorge !
Je descends, je descends dans les cruelles fleurs
Dont le dessous des eaux regorge !

C'est fini... De longs jours, j'aurais peiné, sué,
Et je n'aurais jamais été rien qu'un pauvre homme.
Je n'ai pas eu ma part de terre ferme, en somme,
Et la mer m'a nourri, mais elle m'a tué.

« Adieu, vous tous, adieu, ma petite dernière,
Mes yeux bleus ! On te porte encore dans les bras,
Et demain, au réveil, tu ne comprendras pas
Que tu viens de perdre ton père.

« Et vous mes fils, voués à l'horizon peu sûr,
Pêcheurs futurs, connaîtrez-vous ce paroxysme,
Et mourrez-vous aussi dans l'obscur héroïsme
De payer de sa vie un peu de pain moins dur?

« Adieu ! La mer m'emporte, elle achève son crime.
Je meurs seul, loin des miens, dans l'horreur et le noir,
Mais ma pauvre âme ira rejoindre sur la cime
Ceux qui sont morts pour leur devoir ! »

LA PASSION

CHANT DE LA PASSION

Le Christ en croix avec des clous dans ses deux paumes,
Avec des clous dans ses deux pieds.
Ses yeux de mendiant promettent des royaumes
A ses dernières amitiés.

Sa mère doucement repose, évanouie
Dans les bras désolés de Jean.
Madeleine est debout, toison épanouie,
Ses cheveux sont d'or et d'argent.

Madeleine est debout, blanche et la gorge haute,
 Le corps fier, le chef orgueilleux.
 Elle palpite encor de la multiple faute,
 Ses cils font la nuit sur ses yeux.

La pécheresse et Dieu, l'un en face de l'autre,
 Sont ainsi sur le Golgotha,
 Et Madeleine dit : « Maître, vois ton état !
 Vois ta mère et vois ton apôtre !

« Ils succombent au poids de leurs propres douleurs,
 Négligent la suprême tienne.
 Si moi seule, debout, je t'assiste sans pleurs,
 C'est que je ne suis pas chrétienne.

« Tous les tiens se noieront dans ce tiède chagrin,
 Car, à cause de toi, leur âme
 Sera faible en dessous des cilices de crin,
 O Jésus, ô fils de la Femme !

« Tu meurs sans avoir su ce qu'était le bonheur,
 La joie ici-bas, seule vraie.
 Sur tes sillons humains, ô morose semez,
 Croît la tristesse, cette ivraie.

« Moi, j'avais sur tes pieds répandu mon parfum,
 Croyant t'embaumer jusqu'à l'âme.
 Mais t'essuyant avec mes cheveux chauds de femme,
 Je n'ai fait qu'un geste importun.

« Car tu n'as pas compris que l'essence coûteuse
 Et le frisson de mes cheveux,
 C'était l'enseignement de la chair amoureuse,
 La leçon de la Vie aux Dieux.

« Il est plus de mystère, il est plus de musique
 Parmi les choses d'ici-bas,
 Il est plus d'inconnu dont on n'approche pas
 Que dans ton ciel métaphysique.

« Or, Madeleine, l'amoureuse que voilà,
T'enseigne, ô moribond farouche!
Apprends d'elle aujourd'hui comment tout l'Au-delà
Tient dans un baiser sur la bouche ! »

Madeleine, étreignant le Christ assassiné,
Dont la face se désespère,
Mord sa bouche qui crie : « O mon Père, mon Père,
Vous m'avez donc abandonné ? »

Et Madeleine dit : « Ineffable victime
De mes lèvres rouges d'émoi,
Les femmes à venir feront toutes le crime
De t'aimer d'amour comme moi.

« Chacune, ô doux, ô blond, voudra de ton haleine,
Et quand elle priera, la nuit,
Elle ne saura pas qu'elle est la Madeleine
Éprise du Dieu qu'elle suit.

« Pourquoi t'être penché vers une courtisane,
Emmanuel, toi que j'aimais ?
Tout ton enseignement, sous mon souffle profane,
Défaille d'amour à jamais.

« Sur la ruine des sens ta morale est bâtie,
Mais tu n'as pas prévu la fin,
Toi qui n'as pas prévu le baiser de l'hostie
Dont tant de bouches auront faim.

« Tu croyais n'avoir fait qu'une pure promesse
De paradis après la mort ;
Mais voici reparaître au travers de la messe
Mon parfum et mes cheveux d'or.

« Regarde s'élever sous ta pauvre truelle,
Edifice riche et brillant,
Une belle maison mystique et sensuelle,
Parfumée aux grains d'Orient.

« L'horizon, hérissé déjà de cathédrales,
Remplit tes yeux mourants d'effroi.
O Rabbi ! Je t'entends qui te plains et qui râles :
Peut-être as-tu perdu ta foi !

« Meurs ! Tout mon parfum reste à travers ton histoire !
O toi que ne me craignais point,
Mes cheveux sont dans ta doctrine, et c'est ma gloire
De t'avoir à tout jamais oint.

« Meurs ! Écoute, en dépit de ta parole austère,
Autour de ta croix, follement,
Crier vers toi l'Amour, revanche de la terre,
O Jésus ! éternel amant ! »

DISCOURS POUR UNE VIERGE

Jeune fille, salut ! Ton oreille est plus rouge
Que ta petite bouche en fleur.
Intacte, indubitable et royale fraîcheur,
Féminité fermée où pas un nerf ne bouge,

Tes flancs sont mûrs pour leur devoir d'éternité,
Mais tu n'as pas encor pâli d'une parole
D'amour ; nul souffle errant n'effleura ta corolle,
Grand lys qu'aucun pollen encor n'a visité.

Urne scellée, humble petite, pathétique
De toute la candeur de ton œil ignorant,
Sois vouée à l'amour qui renverse et qui prend
Le cœur clos de la vierge et son corps hermétique.

Tu ne sais pas l'orgueil de subir un amant,
De gémir sous sa force ardente qui vous plie.
Pourtant n'es-tu pas femme aussi, monstre charmant,
O vierge ! inquiétante et douce anomalie ?

Tu portes sans savoir, parmi les plis peureux
Des robes, ne pouvant toi-même te connaître,
Le vide sensuel ou glacé de ton être.
Tu ne sens pas encor comme ton corps est creux.

Et tu portes aussi sans soupçonner ses rêves
Ton cœur encor léger qui pèsera si lourd,
Ton cœur où ne sont pas entrés les quatre glaives
Invisibles : désir, haine, douleur, amour.

Cependant tu seras à ton tour poignardée
Dans ton âme innocente et ta candide chair,
Et tu te sentiras à jamais possédée
Par l'homme, esclave et maître, ennemi, mais si cher !

Je te regarde au seuil de l'enfance achevée,
Jeunesse sans histoire encor, transition !
Mais je sais qu'en toi guette, endormie et lovée,
La bête du plaisir et de la passion.

Te voici, dangereuse à la fois et si pure,
O petit sphinx charnel, ô petit sphinx mental !
Te voici : salut donc à toi, femme future
A qui l'amour fera tant de bien et de mal.

Salut, salut à toi dont l'oreille est plus rouge
Que ta petite bouche en fleur,
Intacte, indubitable et royale fraîcheur,
Féminité fermée où pas un nerf ne bouge !

STROPHES VERS L'AMOUR

Roi doux-amer des pleurs et des enchantements,
Tu sais, Amour, qu'il n'est qu'une étreinte qui plaise
Aux cœurs de flamme, aux bras déments,
Car n'est-ce pas ta bouche éternelle qu'on baise
Sur la bouche âpre des amants ?

Ton esprit est partout où nous vivons. Tu mènes
Tes victimes d'un jour vers le bien et le mal.
Ce sont tes douceurs et tes haines,
— Malgré l'instinct stupide et son geste animal, —
Qui sacrent nos noces humaines.

L'âme par toi s'élance à la cime des monts.
 A nous les paradis perdus que tu suscites !
 Le cri qui gonfle nos poumons,
 C'est le cri du désir par delà les limites
 Du spasme où nous nous abîmons.

Rachat du vivre et du mourir, ô raison d'être,
 Réponse à toute énigme et sens de tout secret,
 Amour ! La musique est peut-être,
 Invisible et sans mots, ton seul langage vrai,
 Elle qui nous prend comme un maître !

Chante en nous, Harmonie ! Intangible océan,
 Fais déferler sur nous ta vague furieuse !
 Nous répéterons le péan
 Archaïque : Envahis notre être qui se creuse,
 Divinise notre néant,

Amour, ô rythme, loi, perfection fugace,
 Qui poses sur nos traits le masque de la mort,
 Amour dont s'engendre la race,
 Amour, toi qui nous fais, quand ton éclair nous tord,
 Sentir l'éternité qui passe !

APPEL, UN SOIR

Venez, Bach, vous Schumann, vous Beethoven, vous Gluck,
Vous les seuls vrais amants de notre âme anxieuse,
Vous qui ne nous donnez de votre humanité
Que la plus parfaite beauté,
Ainsi que certains fruits à l'écorce rugueuse
Dont nous ne goûtons que le suc.

Si vous pouviez savoir!... Nous sommes toujours seule
Malgré tous les amours roulés à nos genoux.
Mais vous! quand vous parlez jusqu'au fond de nous-même,

Tout notre être répond : « Je t'aime ! »
Musiciens passés qui déferlez sur nous,
Qui nous broyez comme une meule !

Esprits qui revenez au bois des violons,
Sanglot éternisé de l'amour, âmes d'hommes,
Venez à nous : voici notre être inapaisé.

Musique, ô charnelle, ô baiser,
Prends, brisés, tords la lyre ardente que nous sommes,
O toi, tout ce que nous voulons !

LE CRI DES FEMMES DANS LA NUIT

Nous sommes devant vous l'être faible et doré,
Nudité sage sous la robe,
Et notre vrai regard à vos yeux se dérobe ;
Mais quel beau monstre, en nous, cherche à se libérer !

Votre amour masculin, forme de votre haine,
Ne nous laisse, pour liberté,
Que le cri naturel de la maternité.
En elle seulement notre instinct se déchaîne.

Or voyez de quel bras nous serrons nos enfants
 Sur nos poitrines nourrissantes !
 Se donnent-elles mieux, bêlantes, rugissantes,
 La lionne à ses lionceaux, ou la biche à ses faons ?

Sauf cet instinct permis, ce n'est que peur et honte.
 Nous tremblons devant votre loi,
 Mais il serait aussi la tempête qui monte,
 Notre baiser, sans les scrupules, sans la foi !

Nous sommes plus que vous de la race des faunes,
 Notre désir est incessant.
 Parmi les printemps verts et les automnes jaunes,
 Vous devriez nous suivre à nos traces de sang.

Vous avez bien voulu que nous fussions des mères,
 Vous, les maîtres, vous les plus forts,
 Mères, oui, mais non pas amantes tout entières,
 Parce que vous craignez le cri de notre corps.

Certes, vous le savez, hommes, votre puissance
 N'est pas tout ce que nous voulons.
 Et, par les belles nuits, nos sanglots sourds et longs
 Clameraient vainement vers votre insuffisance.

Vous êtes tout, logique et science et raison,
 Mais vous n'êtes pas nos vrais mâles.
 Vous êtes trop humains pour nous trop animales :
 La bête féminine aime en toute saison.

Oui, soyez orgueilleux de posséder les femmes !
 Mais elles sont comme la mer,
 Et toute la ferveur de vos petites âmes
 Ne satisfera point l'océan de leur chair !

LA ROUTE

LA ROUTE

S'en aller, s'en aller aussi loin qu'on pourra,
On ne sait pas vers quoi, peut-être vers soi-même,
Vers quelque chose, oui, d'invisible, qu'on aime
Et que jamais on n'atteindra.

Voir des pays, toujours des pays, loin de France,
Se fatiguer dans la lumière et l'inconfort,
On ne sait pas pourquoi, pour devenir plus fort,
Pour que retour soit espérance.

Que faisons-nous un jour parmi ce soufre roux,
 A cheval, au soleil, sur les bords du Vésuve,
 Monstre mal endormi qui crachait contre nous
 Et bouillonnait comme une cuve?

Que faisons-nous encor parmi cette douleur
 Où la bonne verdure est à jamais bannie,
 Où la soif vous étrangle et fait que l'on se meurt,
 Sur l'Olympe de Bithynie?

Que faisons-nous parmi les Suds sahariens,
 A marcher devant nous comme font les nomades,
 Cavaliers entêtés de rudes promenades
 Sur les océans terriens?

Qu'avons-nous fait partout où notre fantaisie
 Nous a poussés, toujours ardents, toujours debout,
 Et que nous importaient, après tout, après tout,
 L'Europe, l'Afrique, l'Asie ?

N'avons-nous pas notre maison où sont nos cœurs,
 Notre pays où sont nos racines profondes ?
 Pourquoi donc sommes-nous ces oiseaux migrants
 Fascinés par l'aimant des mondes ?

CONSTANTINOPLE

Souvenir des heures passées
Sur le vieux pont qui branle un peu !
Nous goûtons, presque sans pensées,
Le charme du Levant qui bavarde et se meut.
Le Bosphore, encombré de barques retroussées,
A droite est rose, à gauche bleu.

Comme un cierge de cire bise,
Un minaret, à chaque pas,
Parmi les quartiers hauts et bas,

Apparaît à nos yeux dans l'air qu'il divinise,
Et, sous le ciel vibrant, légers, les grands trois-mâts,
Comme des lustres de Venise.

Oublierai-je l'air du matin
Où nous nous promenions ensemble,
Quand, féroce ment enfantin,
L'Orient ancien surgit et se rassemble
Et reconstruit pour nous l'empire byzantin
Tout autour du vieux pont qui tremble ?

SCUTARI

Scutari, noir berceau des plus sombres forêts,
Silence où le trépas pullule,
Même le plein soleil n'est plus qu'un crépuscule
Sur tes tombeaux et tes cyprès.

Ta poussière craquait dans la demi-ténèbre,
Semblable à la cendre des morts.
Tes stèles se mêlaient, gardant, comme les corps,
Une fraternité funèbre.

Nous marchions, regardant se dresser de partout,
O jardin dont la mort émane,
Sous tes arbres tout droits tes pierres tout debout,
Dans leur dignité musulmane.

Et nous ne rêvions pas de plus bel avenir
Que rester chez ces morts tranquilles,
Loin de toute pensée humaine, loin des villes,
Et sans plus jamais revenir.

PROMENADE

Le coup d'aile charmant de notre fantaisie
Nous emmène ce soir aux Eaux-Douces d'Asie.

Et, sur l'eau, nous goûtons une joie archaïque
Dans le berceau fragile et doré du caïque.

Une verdure en fleurs, sur la côte quiète,
Dans la rivière verte, en douceur, se répète.

C'est là qu'avec sa paix et sa mélancolie
Vient, dans l'eau, s'achever la belle Anatolie.

Un oiseau chante Mai. La grâce de l'année
Met un chapeau fleuri sur la tour ruinée.

Et c'est un doux plaisir, au vol de la rencontre,
Lorsqu'un autre caïque inattendu se montre,

A l'endroit où, soudain, la rivière bifurque,
De jeter une rose à quelque dame turque.

TCHÉLÉBI MÉHÉMET KHAN

Du fond de ce sépulcre aussi doux que la mousse,
Nous avons vu le velours sombre des cyprès,
Se joindre aux cierges droits et blancs des minarets,
Dans la clarté du ciel asiatique, à Brousse.

Cette tombe était-elle, ô ville, ton cœur vert ?
Il me souvient encor des crêtes de l'Olympe,
Par la fenêtre étroite et grillagée, où grimpe
Quelque rose de juin, calice large ouvert.

La couleur de la mer et du ciel se décalque
Sur les murs de faïence où dort le maître mort.
Pour affirmer le droit, quand même, du plus fort,
Le turban masculin coiffe le catafalque.

Saluons ce défunt, sultan, fils de sultans,
Qui voulut, au grand jour où meurt toute science,
Se reposer dans la fraîcheur d'une faïence
Couleur de mer, couleur de ciel, couleur de temps.

AUX DERVICHES MEWLEWI

Je garde ce bonheur entre tous les bonheurs
D'avoir connu la descendance
Platonique, la seule, en ces divins tourneurs
Pâlis de musique et de danse.

Une flûte blessée à voix de rossignol
Accompagne des tambours frêles ;
Et, pour que vingt soufis prennent soudain leur vol,
Les bras s'ouvrent comme des ailes.

Ils tournent ! Je te vois, cercle passionné,
 Et je te sens, spasme de l'âme !
 Au grand rythme muet de ces jupes de femme,
 Tout mon être aussi veut tourner.

Chœur d'esprits qui glissez comme jadis les anges
 Sur un signe de Gabriel,
 Chacun de vous, blanc papillon surnaturel,
 Se multiplie en pas étranges.

C'est la ronde de rêve et de réflexion.
 Une main jette, et l'autre accepte.
 Votre hypostase danse et redit le précepte
 D'éternelle giration.

Le tournoiement sans bruit de vos candides voiles
 Évente le mystique lieu,
 Et vous perpétuez, ô frères des étoiles,
 Le mouvement qui plaît à Dieu.

Soufis ! Le beau désir de voler vous emporte !
 Dans un geste crucifié,
 Vous tournez, les bras étendus, la face morte
 Et le souffle raréfié.

Vous tournez, vous tournez, enivrés de vertige,
 Heureux jusques à la douleur,
 Et votre robe semble, arrachée à sa tige,
 Une immense et démente fleur.

Le vol silencieux ! La fraîcheur d'ailes blanches !
 Ah ! que chaque pas, chaque tour,
 Que chaque glissement des pieds nus sur les planches
 Répète : Amour ! Amour ! Amour !...

VOYAGES

J'ai promené sur mer ma lente indifférence
Et regardé passer les villes sous mes yeux.
Avec leurs ciels trop beaux et leurs lointains trop bleus,
J'ai vu tant de pays qui ne sont pas la France !

Je cueillais au passage, à travers les hasards,
Les heures graves ou falotes.
Il me souvient encor de ces grouillants bazars
Et de ces grands quais smyrniotes.



Athènes vint à nous, au pied du Parthénon,
Toute de lumière et de lignes.
Les victoires volaient tout autour de son nom
Ainsi que d'invisibles cygnes.

Et ce fut par un soir d'indigo qu'en chemin
Apparut le Péloponèse
Étalé sur la mer comme une grande main,
Dans l'air plein d'harmonie et d'aise.

Capri bleue en dedans, Naples blanche et couchée
Sous son Vésuve mauve et bleu
Chantaient-elles pour nous sur la barque penchée
Pleine d'enfants aux yeux de feu ?

Qui dira la douceur de toutes ces merveilles
Écloses sous mon regard dur,
Et vous, monotonie errante, heures pareilles,
O pleine mer, tasse d'azur ?

O voyage ! O beauté fugitive et dorée !
O surprise et plaisir de tout ce que l'on voit !
Pourquoi, pourquoi mon âme est-elle demeurée
Si loin, dans un coin turc, sur le Bosphore étroit ?

NAPLES

Tout au bout de la mer saphirine qui danse,
Avec son aspect neuf et vieil,
Naples à nos regards montre son élégance
Et sa misère en plein soleil.

Nous irons saluer la Madone barbare
Qui niche dans la puanteur
Et les loques du coin de rue, et la ferveur
Des cierges que le vent effare.

Ici, tant de candeur idolâtre à genoux,
De prostitution, de crasse,
Puis ce verbe toujours si câlinement doux
Dans les dents de la populace ;

Là, sous les pins, le rose et le vert des villas,
Les luxueuses promenades,
Les balcons attentifs au vol des sérénades
Pleines de soupirs et d'hélas.

Richesse et pauvreté dans la même patrie...
Oh ! la perversité des soirs !
Oh ! ces abbés musqués au yeux d'effronterie
Si bien drapés dans leurs plis noirs !

Naples, Naples marine où tant d'azur flamboie,
Guitare au perpétuel chant,
Naples, molle blancheur sur l'horizon méchant,
Ville, ou plutôt fille de joie,

Entends-tu quelquefois la leçon du passé ?
Sens-tu la mort, cité charnelle ?
Comprends-tu, comprends-tu la menace éternelle
De ton bleu Vésuve dressé ?

AU PASSAGE

Nous traversons cette campagne italienne.

Ah ! qu'à jamais il m'en souviennne,
A cause que les blés étaient vraiment en or
Comme il est dit dans les chansons qu'on chante encor.

Tout au milieu du plein soleil et des creux d'ombres,
Ombelles géantes et sombres,
Se dressaient dans le ciel les grands pins parasol,
Avec leur dessin noir sur la clarté du sol.

Les groupes paysans maniaient des faucilles.

Sur la tête brune des filles,
Le pagne italien recouvrait les cheveux,
Et c'étaient tant de belles dents et de beaux yeux !

Et que j'aimais surtout, parmi les blés sans bornes
Que les faucilles couperont,
Ces bœufs blancs qui portaient avec fierté leurs cornes
Comme une lyre lisse et noire sur le front !..

INSCRIPTION AU FORUM

Venue ici pour voir de près
Les ossements de Rome antique
Et pour mesurer tout l'Après
Qui passa l'ancien portique,

J'ai dit en face du Forum
Au lieu d'y faire ma prière :
« Ma bouche de géranium
Vaut mieux que des lèvres de pierre.

Que reste-t-il de vivant ? Rien.
L'aigle atteinte s'est abattue.
Je suis la plus belle statue
Et tout le passé m'appartient.

Je suis mon temps, je suis la force,
Voici le nouvel Adonis !
Rome éternelle, ô vieille écorce,
Je grave sur toi : « *Væ Victis !* »

VIA APPIA

Parmi la campagne de Rome,
Pas une bête, pas un homme.

Est-ce une demeure dernière ?..
Stérilité, débris, lumière.

C'est la fin de toute superbe.
Les dieux morts sont couchés dans l'herbe.

Au pied des grands vestiges mornes,
Ils ne sont plus rien que des bornes.

Tout doucement, le lichen grimpe
Sur ces fils défunts de l'Olympe.

Ils sont là dans leur élégance,
Morts de n'être plus la croyance.

— Rome sainte, ô Rome moderne,
Quand tu seras un reste terne,

Qui saluera d'une pensée
Ta divinité renversée?...

DE ROME

Qu'il y eût là cet enfant pauvre aux yeux de chien
Qui nous voyait par les carreaux manger et boire,
Je sentais dans mon sang que ce n'était pas bien,
Et que malgré le temps et que malgré l'histoire
Nous étions les contemporains des durs aïeux
De Rome, quoi qu'en dise aux quatre vents notre âge.
Car, malgré tout, la pauvreté, c'est l'esclavage,
Et l'injustice c'est l'esclavage. Et les dieux
Ne sont plus, n'est-ce pas, Rome, ville éternelle?

Rome... Sortirons-nous un jour de son giron ?
Mènerons-nous vraiment notre puissant coup d'aile
Vers des sommets nouveaux où nos enfants naîtront ?
— Avenir, avenir, dis si j'ai des yeux d'aigle !
Vois-je déjà de loin l'ultime changement ?
Sinon tout est mensonge et notre progrès ment,
Et nous vivrons toujours selon la vieille règle,
Tant qu'il subsistera, derrière nos carreaux,
Des affamés à qui nous jetterons nos os.

INSCRIPTION FUNÈBRE

J'ai vu les tombes de Carthage.
Au fond de chaque sarcophage
En vain, dans le trou sépulcral,
J'ai cherché l'ombre d'Annibal.

Tombeau de Scipion à Rome,
En vain je cherche un reste d'homme
Dans la cendre qui s'envola.
Ici de la poussière, et de la cendre là...

O mortels ennemis, à nous donc vos deux gloires !
Il n'est plus, dans la mort, ni vaincus, ni vainqueurs :
Vos tombeaux sont dans nos mémoires,
Votre éternité dans nos cœurs.

FLORENCE

Florence, on ne sait pas, ville, joyau toscan,
Avec quel dieu tu fis un pacte
Pour ainsi demeurer intacte
Et si fière, parmi ton peuple inconséquent.

Nous avons vu partout comme le temps déferle
Et casse les plus durs rochers.
Mais toi, qui te garda, ma perle ?
Qui conserva tant de palais, tant de clochers ?

Le ciel qui te recouvre est-il une vitrine ?
Nous regardons, enivrés d'art,
Les fonds mêmes de Léonard
Au bout de tes quartiers qu'épargna la ruine.

Voici sur ton Arno tes ponts et tes pignons
Toujours neufs parmi la lumière.
Aux lèvres de ton populaire,
Voici, dans leur douceur, tes vénérables noms.

Oui, ta moindre ruelle est encore un musée.
Refuge des belles couleurs,
Tes anges annonciateurs
Ornent tes carrefours de leur aile irisée,

Florence qui t'étends, belle profusion,
Sous ta cathédrale charmante,
Qui dois sentir, comme un lion,
Rôder autour de toi, les nuits, l'ombre de Dante..

SALUTATION

Mon petit frère florentin,
Ange à Sainte-Marie-aux-Fleurs,
Sur sa cathédrale en couleurs
Joue et chante soir et matin.

Il est sculpté sur une porte.
On dirait que la lune luit
Dans la mandoline qu'il porte
Amoureusement contre lui.

— Je ne sais comment tu t'appelles,
Petit personnage du ciel,
Mais n'as-tu pas ta paire d'ailes
Et n'est-ce pas l'essentiel ?

Par cela je te sais mon frère...
Et puis ta charmante beauté
Même sans jouer ni chanter
Serait encore une prière.

Veux-tu ? J'irai soir et matin
Te voir au milieu des couleurs,
Mon petit frère florentin,
Ange à Sainte-Marie-aux-Fleurs.

MICHEL-ANGE

Que toute autre ferveur soit à jamais bannie
Devant Michel-Angiolo.
De même que la source est riche de son eau,
Il a vécu, pressé d'accomplir son génie.

Tout grand cœur doit en lui saluer un ami.
Loin du détail, cette misère,
Le méprisant ainsi qu'un travail de fourmi,
En pleine fougue, il a pétri de la lumière.

Louange pour toujours au sol italien
D'où sortit la glorieuse âme,
Qui, de même que Dieu créant l'homme et la femme,
Gonfla le marbre et fit de la vie avec rien.

VENISE

La gondole qu'étoile un célèbre falot
Nous mène, noire et funéraire.
La route de minuit est muette et si claire...
C'est ici le pays de la lune et de l'eau.

Venise autour de nous, ville paradoxale,
Dresse un contour pesant et mol.
Ah ! n'y avait-il plus de place sur le sol
Pour te choisir, lagune étroite et sépulcrale ?

Voici l'enfantement monstrueux de la peur,
La cité qui fuit les Barbares.
Qu'elle soit donc l'asile, en sa vaine splendeur,
Des rêves compliqués et des amours bizarres.

Musiciens pervers, littérateurs fiévreux,
Oui, qu'à Venise se dédie
Tout sentiment où reste un peu de comédie,
Tout visage qui porte un masque autour des yeux.

Je vous le dis, Venise est la ville des masques !
Notre temps, visage réel,
N'amène plus ceux qu'il faudrait parmi ce ciel,
Parmi cette eau, ce marbre et ces détours fantasques.

C'est peut-être pourquoi la gondole est en deuil,
Ignorant vers quoi va sa rame.
Loin du doge doré, loin de la sombre dame
Qui se berçaient jadis dans son flottant cercueil.

Venise meurt debout, les pieds dans l'eau malsaine.
Que venons-nous y faire encor ?
Nous qui, brutalement, envahissons la scène,
Les acteurs sont partis, s'il reste le décor.

Ville sinistre, empuantie, où, dans la vase,
Pourrit le marbre mariné !
Églises et palais sont rongés par la base,
Et tel qui brille encore est déjà ruiné.

Ah ! respectons cette agonie et ses symptômes !
Tout est mort de ce qui passait
Sur les canaux restreints, où pleurent, doux fantômes,
Ces deux derniers venus, George Sand et Musset.

Laissons cette cité s'écrouler d'elle-même !
Pitié pour son dernier sanglot !
Elle connaît déjà la sentence suprême
Qui la condamne à mort par le poison de l'eau.

Nos pieds sonnent si faux sur le marbre des marches !

Laissons Venise à son passé,

Laissons finir en paix ses palais et ses arches :

Requiescat sur elle, à jamais, *in pace* !

TUNIS

Nous t'aimâmes, Tunis du matin et du soir,
Pour le gingembre et pour l'encens de ton haleine,
Pour ton passant sculpté dans son manteau de laine,
Heureux de respirer, de sentir et de voir.

Ton ciel, même la nuit, ne pouvait être noir.
Pour notre âme nocturne aux ailes de phalène,
Veilleuse, tu luisais, Tunis de porcelaine,
Si douce en ta blancheur et ton chaud nonchaloir.

Tunis, ô marbre ancien, ô vieil or, ô chaux fraîche,
Le soleil poignardait l'ombre par une brèche,
Dans tes souks que la ruse arabe compliqua.

Et, de jour et de nuit, parmi l'air balsamique,
Les coups à contre temps de la daraboukka
Étaient les battements de ton cœur islamique.

CINQ POÈMES POUR LA FRANCE

INITIATION

J'avais dit au revoir avec indifférence
A des horizons trop pareils.
Le loin me faisait signe et j'ai vu ses soleils.
Et je n'aime plus que ma France.

D'avoir tant soupiré vers ses feuillages frais,
Vers sa lumière tempérée,
Ma passion pour elle en mon cœur est entrée
En même temps que mes regrets.

Ceux-là se guériront par le lointain voyage
Qui n'aiment pas leur horizon.
On en revient mûri de cœur et de raison,
Ayant un peu plus que son âge.

Pars au loin ! Le soleil bande son plus grand arc,
Le froid darde ses pointes sèches.
Alors, dans ton esprit criblé de tant de flèches,
Ta France s'offre comme un parc.

Parc d'ombre et de repos. Sous le feu, sous la glace,
Nous nous sentons d'un autre sang.
O langage natal, que doux est ton accent,
O France, notre unique place !

Par la pensée et l'art et le cœur et la peau,
Je suis fille de ma patrie.
Puissé-je aimer toujours, d'une âme enfin mûrie,
Les trois couleurs de mon drapeau !

II

PATRIE

Ils ne peuvent sentir autant que moi, les miens,
France Mère, le nœud gordien qui les lie,
Parce qu'ils n'ont jamais tiré sur leurs liens.

Du voyage, ils n'ont su que la mélancolie
De ceux qui, l'œil perdu, rêvent d'aller ailleurs,
Et pour qui le départ est la belle folie.

Ils ne voient point assez, songeant à d'autres fleurs,
Tes fleurs, et leur regard n'adore pas tes femmes ;
Le goût d'autres parfums leur ôte tes odeurs.

La France ! c'est pourtant la même race d'âmes.
On y regarde, lit, écoute comme moi,
On brûle sa pantoufle au feu des mêmes flammes.

C'est la table servie où l'on mange, où l'on boit,
Où l'on parle, ou l'on rit de la même manière.
C'est la même coutume et c'est la même loi.

C'est la patrie, enfin ! C'est cette aise plénière
Qui fait qu'on vit et meurt sans nul étonnement
Dans la communauté tranquille et familière.

C'est l'aiguille des cœurs vers un semblable aimant,
C'est ce que nous aimons, sans nous en rendre compte,
Inévitablement et passionnément.

Qu'elle vienne à subir, ta France, quelque honte,
Et tu verras, Français, l'unanime réveil !
Si c'est la gloire, alors comme ton orgueil monte !

C'est qu'en toi tu nourris, que tu sois jeune ou vieil,
Le sentiment caché d'une ancienne terre,
D'un climat ancien, d'un ancien soleil.

Tes yeux se sont ouverts à la seule lumière
De France, et cet éclat t'est resté dans les yeux.
Aime donc ta patrie ! Aime-la, cette ornière

Que te creusa la roue auguste des aïeux !

III

POUR LE DRAPEAU

Bleu, blanc, rouge au-dessus du flot des foules mornes,
C'est le drapeau ! C'est le drapeau !
Saluez ! C'est la liberté, mise en impôt,
C'est la routine sans pitié, ce sont les bornes !

Le régiment exact l'entoure, obéissant,
Comme un seul grand monstre qui rampe.
Tous ces hommes, autour de la fatale hampe,
Ont l'air d'avoir trempé leurs jambes dans le sang.

Ils ne sont rien, sinon des centaines de mille,
Quand chacun d'eux était quelqu'un.
Soldats, forçats sans crime et plèbe sans tribun,
La chiffe aux trois couleurs flotte et vous assimile !

Et vous suivez cela, gris de soumission,
Enfants de la misère humaine !
Vous suivez la musique en cuivre qui vous mène
Attaquer sans rancune, haïr sans passion ?

Vous passez ! Ma raison se dresse, furieuse,
Pour vous crier : « Ne suivez pas ! »
Et tout à coup mon cœur, au bruit sourd de vos pas,
Se tend et bat une chamade glorieuse.

— Tu n'es pas ma raison, mon cœur ! Cesse ! Obéis !
Arrête ces battements ivres !
Pourquoi dis-tu que ce drapeau c'est mon pays,
Sa couleur, son odeur, ses arts, ses chants, ses livres ?

Pourquoi dis-tu que c'est ce que j'ai dans la peau ?
Je suis d'une plus vaste race !
Ma raison ! Ma raison ! A moi !... Le Drapeau passe
Et voici que j'envoie un baiser au drapeau !

IV

CHANT DE GUERRE

Je bénis le destin qui pour moi décida

Que je ne serais qu'une femme.

Mais *la guerre*, ce mot de sang, de bruit, de flamme,

Rien qu'à le prononcer ma faiblesse réclame,

Et je deviens, moi, femme, un furieux soldat.

Alors voici mon rêve : Ardente chevauchée,

Je suis là sur mon grand cheval,

Avec tous, galopant par le mont et le val,

Hurlant parmi les miens contre un pays rival,

Hurlant avec le tas, anonyme et penchée.

Canons ! Chevaux ! Soldats ! A nous ! C'est notre sol,
Nos coutumes, nos arts, nos lettres
Que nous défendons tous contre de nouveaux maîtres !
C'est aussi l'avenir, le bien des futurs êtres,
Héritiers de l'esprit français, si grand, si fol !

Certes, nous l'avons fait, le songe humanitaire
De sublime fraternité,
D'universelle paix, d'unanime bonté.
Mais nous lui préférons la vieille absurdité
D'aimer mieux notre race à nous, et notre terre.

Qu'elle vienne, la guerre, et se dresse parmi
Notre indolente fantaisie !
Alors nous oublierons ce qui nous rassasie,
Car n'est-il pas plus grand que toute poésie,
Le cri de notre haine insultant l'ennemi ?

V

“ LA MARSEILLAISE ”

Grands hommes pleins de gloire, amoureux pleins d'amour,
Mendiants qui vivez de misère pleurée,
Vous, riches, pour lesquels l'existence est dorée,
Vous, médiocres las, traînant au jour le jour,

Morceau d'humanité, grande et grouillante masse,
Gens de France nourris de rires et de pleurs,
Gens de France ! Un seul cœur, fait de milliers de cœurs,
Palpite, quand, sur vous, *La Marseillaise* passe.

Dites si vous pouvez entendre cette voix
 Sans oublier malheur, bonheur, aise et malaise ?
 Dites, dites, vous tous, si notre *Marseillaise*
 Ne vous redresse pas comme des coqs gaulois ?

Éclate, *Marseillaise* hautaine et populaire !
 Tu fais chacun de nous poète, ô cri du sol !
 Quelle que soit notre âme, appréhendés au col,
 Nous t'écoutons parler à notre race claire.

Ton souffle, c'est celui de nos champs, prés, taillis,
 De nos sombres chantiers, de nos usines tristes.
 C'est le souffle de nos penseurs, de nos artistes,
 De nos grands et de nos petits, c'est le pays !

Qu'il s'exhale, ce souffle, en sa toute puissance,
 L'un quitte sa pensée et l'autre ses outils.
 Un seul élan, soudain, rapproche les partis,
 Et nous nous sentons tous ivres d'obéissance.

Marseillaise ! On ne peut t'écouter à demi.
 Quand ta grande clameur parmi les cuivres crie,
 Quand tu nous dis : « Allons, enfants de la patrie ! »
 Nous voyons devant nous se dresser l'ennemi.

Quel est l'hymne, à travers la terre, qui t'égale ?
 Nous entendrons le chant de chaque nation,
 Mais aucun d'eux n'aura ta folle passion.
 — Près de *La Marseillaise* en flamme, tout est pâle.

Non ! Nous ne croirons pas notre génie éteint
 Tant que nous porterons, nous autres, ceux de France,
 Plus haut que notre joie et que notre souffrance,
La Marseillaise rouge en nous, comme un instinct !

CHEZ NOUS

POUR VOUS

L'ancienne maison que vous m'avez donnée
Au milieu de ses trois hectares
De jardins cultivés et d'herbages barbares,
Je l'habite parmi la gloire de l'année.

Je vois devant son seuil les deux beaux vases vieux
Qui découpent l'immensité.
Ses plafonds d'autrefois sont hauts comme les cieux,
Et ses meubles choisis sont remplis de bonté.

Aux murs sont des couleurs défaillantes d'estampes,
Puis le rire de quelque aïeule
Aux cheveux blancs de poudre et haussés sur les tempes ;
Et, même vous absent, je ne m'y sens pas seule.

Je l'aime. Elle est à moi. La lune et le soleil
Qui se jouent entre ses rameaux
Sont à moi. Mon cœur bat d'un orgueil sans pareil
Qui ne s'exprime pas, trouvant faibles les mots.

Je l'aime et je vous aime. Et je veux, sur ta joue
Cuite au grand air, déjà hâlée,
Embrasser tout ce bien dont vous m'avez comblée,
O toi qui sais comment je m'exalte et je joue !

Dis?... Nous irons souvent, lorsque vient la fraîcheur,
Nous promener sous nos tilleuls,
Et nous nous sentirons amicalement seuls,
Dis, mon amour, avec l'âme de bonne humeur?

Et quand nous rentrerons, calmes et sans chimère,
Au logis où n'attend personne,
Dans le salon, nous sentirons l'ombre si bonne
Que ce sera comme un sourire de grand'mère...

LUEURS

La vitre, ce matin, essuie
L'averse. Hérissant l'estuaire salé,
Je vois ma ville sous la pluie,
Honfleur, petite sœur de la grande Thulé.

Des peupliers sur la lagune
Tendent un rideau pâle et long.
L'estuaire est couleur de lune,
La ville est couleur de goudron.

Voici la belle colonnade
Des tilleuls réguliers et touffus de chez nous.
Les lueurs vagues de la rade
Séparent doucement leurs gros troncs gris et roux.

Et, dans ma chambre étroite et chaude,
Comme un petit roi d'autrefois,
Je regarde à l'un de mes doigts
Luire l'œil vert d'une émeraude.

LA PROMENADE

Le clair de lune fée où toute forme sombre
A fait de la vallée une coupe de lait.
Mais, pour la promenade à pas lents qui nous plaît,
L'allée au fond du parc ouvre sa porte d'ombre.

Viens ! nous y marcherons ensemble sans nous voir.
Pas plus que le soleil la lune n'y pénètre,
Et nous y goûterons cet étrange bien-être,
Nous si vivants, d'être invisibles dans le noir.

Le respect de la nuit fait la bouche muette.
Nos cœurs se berceront d'un grand rêve apaisant,
Et, dans l'obscurité sans bruit, ma cigarette
Brillera devant nous ainsi qu'un ver luisant.

SOUPIR PRINTANIER

Hélas ! Les marronniers défleurissent déjà !
Ils ne traîneront plus, comme les paons leurs queues,
Des rameaux lourds de fleurs dans l'herbe humide et bleue.
On voudrait un printemps qui jamais ne changeât...
— Hélas ! les marronniers défleurissent déjà.

Même dans le printemps, il y a de l'automne.
Jeunesse, tu mourras, vieillesse de l'enfant !
Nulle candeur, nulle fraîcheur ne se défend
D'obéir quelque jour à la loi monotone...
— Même dans le printemps, il y a de l'automne.

Naître, grandir, vieillir, mourir, comme ces fleurs
Qui, dans l'herbe de mai, tombent, déjà fanées ;
Nous, fillettes d'hier, devenir des aînées,
Quelle tristesse et quelle angoisse dans nos cœurs !
— Naître, grandir, vieillir, mourir, comme des fleurs.

SANGLOT

Au premier chant du merle dans le lierre,
Je me suis éveillée en sanglots haletants.
Quelle douleur sauvage, inconsolable, entière
D'avoir reconnu la voix du printemps !

O gosier du merle, ô réminiscence,
Comme tu fais sombrer ma tête dans mes doigts !
Tu chantes le chant de l'adolescence,
Non le printemps présent, mais celui d'autrefois.

Je reconnais bien mon ancienne âme
Fraîche, double, pareille à Daphnis et Chloé...
Tant de choses ont en elle afflué
Vraiment, pour que je sois aujourd'hui cette femme

A ce chant soudain du merle, il me vient
Une mélancolie absurde et déchirante.
Comment m'expliquer ce qui parfois hante
Mes rêves, nonobstant tout le bon, tout le bien?...

RIRE

Le merle qui chantait pour nous comme une source,
Oh ! comme nous buvions sa voix !
Malgré nos grands chapeaux de dames, quelle course
Faunesque nous rêvions dans cette herbe et ce bois !

Il chantait le plaisir candide et fou de vivre,
Cet oiseau grisé de printemps.
Que n'obéîmes-nous à ses refrains tentants,
Puisque notre regard, sans nul doute, était ivre ?

— Quand, l'herbe devient haute et qu'il fait beau dehors,
Comme nous sentons, nous, les femmes,
Que nous avons bien moins de songes dans nos âmes
Que d'instincts vagabonds et joyeux dans nos corps!..

GLAS

La cloche de ce soir sonne la mort au loin,
Sur la ville qui dort à nos pieds dans le foin.

Elle sonne à longs coups au fond du soir tranquille,
A longs coups, pour un mort quelconque de la ville.

Sur l'estuaire gris et les sables mouvants,
Elle sonne la mort pour nous aussi, vivants.

Elle sonne pour nous, c'est pour nous qu'elle pleure,
Car chaque heure du jour est une dernière heure.

Ah! le jour!... Du matin jusques au soir subtil,
Le jour qui naît et meurt, que nous apporte-t-il ?

De sa candide aurore à son couchant suprême,
Que nous apporte-t-il, le jour, sinon nous-même ?

Nous-même... L'univers environne chacun
Comme, autour de la fleur, palpite le parfum.

Nous-même seulement, nous-même et l'existence
Qui, toujours de retour, est sans cesse en partance.

La cloche de ce soir au loin sonne la mort
Pour ce qui naît et meurt et recommence encor.

— L'existence, ici-bas, sera sans nous suivie...
La cloche de ce soir au loin sonne la vie.

FOINS

Le faucheur de juillet à la face absorbée
Penche un front en sueur et qui ne pense à rien,
Ses bras laborieux au fatal va-et-vient,
Portent, comme la mort, une faux recourbée.

Autour de lui, bourdons, guêpes et papillons
S'envolent, effrayés, des profondeurs de l'herbe ;
Et le pré peu à peu tombe, gerbe sur gerbe,
Comme la terre en motte allongée aux sillons.

Un petit frisson court sur chaque graminée ;
Le soleil chauffe l'homme et le pré bourdonnant ;
Et, semblable au destin, le placide manant
Fauce, sans rien savoir, la gloire de l'année.

CLAIR DE LUNE

Ce soir, la lune fixe ensorcelle les arbres.
Les grillons de juillet eux-mêmes se sont tus ;
Le silence est couché sur les foin abattus...
Dis?... Ne sommes-nous pas plus pâles que des marbres?

Allons-nous-en le long de l'allée en biais,
Quittons à pas de loup la maison à mi-côte.
On n'oserait jamais se parler à voix haute,
N'est-ce pas?... Taisons-nous. Il fait étrange et frais.

Le foin nous envahit de ses rustiques baumes.

A part cette senteur, rien n'a de vérité.

Sont-ce des prés, des bois, des champs ? Est-ce l'été ?

Sommes-nous deux vivants ? Sommes-nous deux fantômes ?

SOUS LES POMMIERS...

Sous les pommiers, parmi le pré d'herbe et de branches,

Au creux de la vallée on voit ta ville au loin.

Quand tu te lèveras tout à l'heure, le foin

Conservera la forme étroite de tes hanches.

Le soleil, ce matin, te chauffe jusqu'au cœur.

Tu t'aimes dans ton pré, les coudes sur ta terre.

Tu te sens transparente au soleil. Ta torpeur

Te confond lentement avec le grand mystère,

Avec le grand mystère universel, vivant,
Et ton âme repose, inerte etsans caprice,
Comme si, ce matin, la mort germinatrice
Avait déjà, de toi, fait une plante au vent.

LE LOISIR

Si tu veux, descendons de notre solitude,
Descendons aujourd'hui vers notre ferme, en bas.
Tout y est fructueux, tranquille, simple, gras,
On peut s'y reposer du rêve et de l'étude.

Nous irons regarder dans le pré nos deux bœufs.
Leur mufle mouillé semble humecté de rosée,
Une entrave leur fait la marche malaisée;
Voici leur beau pelage et voici leurs beaux yeux.

Nous irons regarder l'amusante volaille,
Son coq blanc redressé sur ses ergots raidis,
La grosse poule avec ses poussins arrondis,
Devant l'étable brune où brille un brin de paille.

Le fumier chauffe ici dans un coup de soleil,
Sous le pommier déjà pesant du poids des pommes,
Et, dans la ferme, sont des femmes et des hommes
Sans passions, unis dans un labeur pareil.

Regarde aussi, gorgé de lumières et d'ombres,
Le potager qui nous nourrit, et ce prunier
Dont les prunes, bientôt mûres pour le panier,
Au soleil de juillet se font déjà plus sombres.

Mon amour, tout cela, si paisible et touchant,
C'est à nous ! Demeurons jusqu'à l'heure voilée
Où nous remonterons regarder la vallée
Pour assister au long désespoir du couchant.

?...

D'avoir longtemps couché ma tête parmi l'herbe
Comme une pierre dans le pré,
J'ai connu l'hésitante aurore et la superbe
Du soir largement empourpré.

J'ai connu le secret des saisons successives
Dans leur sommeil ou leur élan,
Les printemps incertains, les automnes lascives,
Et l'été rouge et l'hiver blanc.

J'ai connu le secret de l'arbre qui bourgeonne,
Del'insecte doré qui court,
Celui que le ramier roucoule à sa pigeonne,
Le secret naturel, l'Amour.

Vivante, j'ai connu ce mot de la lumière,
Mais je ne sais pas tout encor.
— Quand mon front blanchira sous l'herbe, triste pierre,
Saurai-je le mot de la mort?

GRAVÉ EN SONGE

SUR UNE PIERRE DE MA PAROISSE

Au bout des tours et des détours
Où se croisent les carrefours,
Haute et vieille, voici l'église,
Cœur doré de la ville grise.

Voici l'encens, l'alleluia
Et l'or qui, des siècles, brilla,
Et les vitraux et le grand orgue,
Et de la grâce et de la morgue.

Au loin, c'est le port, c'est la mer.
L'humanité, bétail amer,
Remplit d'une vie humble et dure
Les maisons où le malheur dure.

La douleur et la pauvreté
Se parent d'un peu de beauté...
Debout sur l'existence brève,
C'est l'église, l'éternel rêve.

TEMPÊTE

On dirait que, ce soir, tout l'automne est venu
S'abattre avec le vent sur notre toit qu'il cogne.
Dehors, le mauvais temps comme un loup-garou grogne.
Il pleut obliquement sur l'estuaire nu.

Il fait triste, il fait froid. Le cœur est mal à l'aise.
On attend malgré soi les fantômes du soir.
On frissonne, on a peur. Il semble qu'on va voir
Des faces se coller aux vitres Louis-Seize.

Le cimetière proche et visible est en bas.
A l'horizon lointain, la mer crie à voie haute.
Taisons-nous... Écoutons... Guettons... On ne sait pas...
Peut-être que les morts escaladent la côte.

L'HORLOGE

Notre vieille maison a pour cœur cette horloge
Dont le lourd battement se perçoit de partout.
Dans le coin où, vétuste et cirée, elle loge,
Elle a l'air d'un cercueil de chêne tout debout.

Au lieu du poussiéreux silence d'un musée
Il lui faut parmi nous servir comme autrefois.
Mais elle sonne encor d'une très bonne voix,
Notre horloge grand'mère à boiserie usée.

Dans son intérieur, le jeu des poids pendants
Donne une étrange vie à cette chose morte,
Et toujours on voudrait en entr'ouvrir la porte
Pour savoir si le diable est accroupi dedans.

Ne découvre-t-on pas quelque sorcellerie
En son indifférent et précis va-et-vient ?
Elle bat la mesure, ou qu'on pleure ou qu'on rie,
A l'âge d'aujourd'hui comme à l'âge ancien.

Pris dans cet engrenage et son rythme funèbre,
Écoutons ! Le tic tac qui ronge nos printemps
Nous rapproche toujours de l'ultime ténèbre...
— Notre horloge de chêne est le cercueil du temps.

A GUY DE MAUPASSANT

Mon frère Maupassant que j'ignorais encore,
En vous lisant, je songe à vous pieusement.
Vous fûtes généreux de feuillage et de flore
Et bien enraciné comme un pommier normand.

Ah ! votre âme, qu'elle est émue et qu'elle est chaude !
Et comme notre sol riche vous a nourri !
Vous avez respiré chez nous tout ce qui rôde
De vigoureux, de copieux et de marri,

Elle est d'ici votre pensée hallucinée
Par la brume, et pourtant attachée au réel.
Je voudrais vous bercer comme une sœur puinée,
Vous qui n'êtes pas mort, mais immatériel.

Si vous êtes fantôme, esprit, souffle qui passe,
Si vous venez errer au pays dans le vent,
Vous qui, par la pensée, êtes toujours vivant,
Écoutez, écoutez ! je vous aime, ma race !

Je vous aime et veux croire, ô pauvre homme amoureux
Qui de la mort aviez une terreur si grande,
Que vous pouvez encor, quelque part, être heureux,
A cause de ce cri de votre sœur normande.

RONDEL D'OCTOBRE

L'été défaille ainsi qu'une feuille qui tombe ;
Nous sentons que l'automne approche de nos cœurs ;
Nous sentons que, blessée à l'aile, tu te meurs,
Belle saison, belle saison, douce colombe !

Ce soir, nous connaissons quel devoir nous incombe,
Quelle mélancolie et quels rêves en pleurs...
L'été défaille ainsi qu'une feuille qui tombe,
Nous sentons que l'automne approche de nos cœurs.

Ah! puisse comme un corps dormir sous une tombe
La fin des ombres d'or et des vertes chaleurs
Pour que nous honorions par de pieuses fleurs
La résurrection de tout ce qui succombe !
L'été défaille ainsi qu'une feuille qui tombe.

SIGNES

La chouette a crié, voix triste de l'automne,
Dans le soir qui tombe trop tôt.
Songe à la robe rude et chaude, au lourd manteau.
Songe à l'hiver. — Voici le cidre dans la tonne.

Nous savons que, le long du mur de la maison,
La vigne vierge est toute rouge.
Plus rien, sur les chemins, ne passe ni ne bouge...
Songe au passé. — Voici la mauvaise saison.

Un souffle fait roussir toutes les choses vertes;
Des feuilles craquent sous nos pas;
Les branches qui cachaient le loin sont découvertes...
Songe à la mort. — Voici le cimetière en bas.

PASSAGE

O finissant octobre, adieu les chaudes joies!
Cette nuit d'étoiles, les oies
Sauvages ont passé tout en-haut du ciel clair,
Comme les anges de l'hiver.

D'ici nous entendions le grondement des ailes.
Elles apportaient avec elles,
Parmi des cris aigus, le cortège du gel,
Tout le vaste hiver solennel.

Autour de nous, c'était le nocturne estuaire.
Le monde entier semblait se taire,
Comme pour écouter ce grand vol migrateur
Crier la fin de la chaleur.

Nous qui dormions, surpris par la voix de Norvège
Annonciatrice de neige,
Nous nous sommes dressés, sentant avec émoi
Cela passer sur notre toit.

— Grandsoiseaux de blancheur dans la nuit, voix de fête,
Saluons tout ce qui s'apprête !
Quelque chose va vivre et quelque chose est mort...
Noël ! Voici venir le Nord.

NEIGE

Il neige. Du ciel noir tombe de la blancheur.
Rapidement, les prés seront ensevelis.
Il monte de partout une vaste lueur,
Et la vallée est creuse et blanche comme un lys.

Chaque flocon s'allume. Il fait clair ! Il fait clair !
De ce luxe inouï la nature se vêt.
Le dehors est plus beau que tout ce qu'on rêvait...
— Salut à la féerie immense de l'hiver !

HIVER

Tout diamanté de neige et de lune,
C'est le pré de nuit où vont les pas sourds.
La terre, en été si verte et si brune,
Est ensevelie, on croit, pour toujours.

Le cœur de la terre a cessé de battre.
Plus rien, dans la nuit, que neige et bois morts.
Et nous nous taisons, assis devant l'âtre,
Car on ne sait quoi trépasse dehors.

Nous savons ! L'hiver n'est rien qu'une fable ;
Sous la neige, dort l'éternel printemps ;
Rien, neige ou chagrin, n'est irréparable...
— Mais, quand on a froid, le cœur a cent ans.

DON D'HIVER

Le premier gui cueilli chez nous,
Je te l'apporte avec le givre ;
Grand'mère qui ne peut plus vivre,
Je te l'apporte avec le houx.

Ton âme, au fond de tes yeux roux,
S'ouvrirait comme un étrange livre.
Le premier gui cueilli chez nous,
Je te l'apporte avec le givre.

Le vent nous glace de ses coups,
Mais la jeunesse nous enivre.
Toi, froideur que rien ne délivre,
O morte ! je t'offre à genoux
Le premier gui cueilli chez nous...

SOLITUDE

L'hiver d'ici, suant de l'eau par tous les pores,
Après l'été pesant de feuilles et de fleurs.
Dans l'allée, on dirait que les arbres en pleurs
Flottent parmi le ciel comme des madrépores.

Entre les rameaux noirs les lointains gris et bleus,
L'estuaire, le port et ma ville salée,
Les fermes et les prés et toute la vallée
Se déroulent, dans leur détail, devant mes yeux.

Je me sens bien ici, dans la monotonie
Campagnarde, si loin du monde décevant.
Et mon rêve se mêle à l'informe génie
De la terre, qui chante et pleure dans le vent.

SOLITAIREMENT

Aux jours où la pensée et les pas sont errants,
J'irai me promener avec ma solitude,
Et je croirai sentir une sollicitude
Parmi le vent, la mer, le ciel indifférents.

Alors, interrogeant la nature muette,
Je lui dirai : « Vers quoi mon cœur bat-il si fort ? »
Elle me répondra : « Vers la mort, ô Poète ! »
Et me répétera : « Vers la mort ! Vers la mort ! »

(Écrit à Nonfleur à l'heure où mon père
mourait subitement à Paris.)

DEUIL

I

Mon père est mort. Un drap recouvre son visage,
Ses deux beaux grands yeux noirs et ses deux belles mains.
Il est tombé dans un sommeil sans lendemains,
Celui qui fut toujours sombre, intègre et sauvage.

Il est parti tandis que je n'étais pas là.
La mort vint le chercher à l'heure familière,
Quand il lisait auprès du feu, sous la lumière.
Il n'a rien dit. Il a sombré dans l'au-delà.

Je l'aimais. Il avait des paroles câlines,
Malgré ce cœur de vieux Normand, noueux, fermé.
On l'aura craint. Pourtant on l'aura bien aimé.
Ses filles, maintenant, seront des orphelines.

Mon père est mort. Fermez la porte et les volets,
Ne laissez pas entrer la lumière dorée.
Je ne l'ai pas revu. J'étais sa préférée...
Sa face est sous la terre, et je lui ressemblais.

— Mon père, sois vivant encor par ma souffrance.
Avec toi, dans la mort, bien des choses s'en vont :
Des souvenirs, des souvenirs... Toute l'enfance !
Et je n'ai pas baisé tout cela sur ton front !

Je n'ai pas regardé ta figure admirable
Qui reposait dans sa dernière majesté.
Je ne trouverai plus, allant te visiter,
Qu'un peu de pierre, un peu de terre, un peu de sable.

II

On avait dit : « Il faut à tout prix qu'il se couche. »
Mais il ne voulut point. Il riait de son mal :
Ainsi que chaque soir, il lisait son journal,
Près du feu, sous la lampe et sa pipe à la bouche.
C'était un soir pareil à tous. Il était bien,
Si grave et doux sous la lumière délicate...
La mort le prit ainsi dans son quotidien.

Et n'est-ce pas plus beau que la mort de Socrate ?

III

Ces violettes-là qui neigent sur ta tombe
 Du bout de mes doigts filiaux,
 C'est chez nous, au pays, dans l'herbe des coteaux
 Que je te les cueillis, père, quand le soir tombe.

Chacune d'elles porte, en son petit parfum,
 Un peu de ma douce pensée.
 En les cueillant, muette et la tête baissée,
 J'ai songé tout le temps à toi, pauvre défunt.

Je disais : Vous voici venant juste de naître,
 Tout premier signe du printemps,
 Violettes de mars dont l'haleine pénètre
 Avec autorité dans les cœurs palpitants.

Je vous cueille à dessein que votre odeur parfume
 Celui dont le cœur ne bat plus
 Et lui parle des bois, des chemins, des talus,
 De l'estuaire gris au loin, du toit qui fume.

Dites-lui que toujours il fait bon au pays,
 Que la douce lumière y brille,
 Que le printemps y vient encore, et que sa fille
 Ne l'a pas oublié, par prés et par taillis.

Et dites-lui, malgré qu'il soit sous de la terre,
 Qu'il est pour moi toujours vivant,
 Et qu'il n'est entre nous ni trépas ni mystère,
 Puisqu'au retour je viens le voir, tout comme avant.

IV

Hélas ! quand mon être béant
Secrètement se désespère,
Est-ce que je parle au néant
Ou parlé-je encore à mon père ?

Comment peut-il n'être plus rien
Qu'une tombe étroite et profonde ?
Comment n'est-il plus de ce monde
Quand, tous deux, nous nous aimions bien ?

Moi, vivante, je l'aime encore.
Mais lui, peut-il toujours m'aimer ?
Dans le sol il gît, enfermé
Comme un grain qui ne peut éclore.

Alors même qu'on est vivant,
La tendresse reste invisible.
Je veux savoir. Est-ce possible ?
M'aime-t-il toujours comme avant ?

Mais j'interroge sans réponse
Il ne parlera jamais plus.
La mort dans la terre l'enfonce,
Et moi je lui marche dessus...

Demeure-t-il aucune trace
De lui, par delà son sommeil,
Ou s'il ne reste que sa race
Que je continue au soleil ?

Suis-je un peu de lui qui persiste ?
Son âme survit-elle en moi ?
— Mon Dieu, comme la mort est triste
Lorsque l'on ne croit pas en toi...

V

Je ne veux pas du deuil qu'on porte aux yeux de tous,
Je ne traînerai pas ces voiles de théâtre.
Mais quand je serai seule, assise au coin de l'âtre,
Je m'envelopperai d'un rêve sombre et doux.

A quoi bon arborer ces appareils funèbres
Quand le monde poursuit son carnaval doré ?
Ainsi nul ne saura, lorsque je sourirai,
Que, tout bas, le malheur me chantera *ténèbres*.

« Ton père est mort ! Ton père est mort ! Ton père est mort ! »
Dira le souvenir ainsi qu'un glas qui sonne.
Sans larmes cependant, je poursuivrai mon sort,
Car la peine que j'ai ne regarde personne.

Certes, il est plus triste et plus respectueux
De ne se revêtir, pour deuil, que de silence.
Mon père, me voici, contre l'accoutumance,
Sans crêpes sur le front et sans pleurs dans les yeux.

Mais quand je vais te voir et rencontre ta tombe
Au lieu de te trouver comme par le passé,
Du moins, le sais-tu, toi, père, que mon cœur tombe
De se heurter au marbre inflexible et glacé ?

VI

Mon pauvre père mort, toi qui gis maintenant
En marge de Paris dans la terre banale,
Sache que je fus voir, au pays cheminant,
La tombe de ta mère où ce rosier s'étale.

Je me penchai. Je dis tout bas : « Ton fils est mort !
Il est pareil à toi, désormais, ô grand'mère ! »
Mais nul tressaillement ne souleva la terre.
Le néant s'affirmait devant mon vain effort.

Et moi j'étais debout sur ma race enterrée ;
Mon souvenir berçait deux générations.
Je songeais : « Ma jeunesse avec ses passions
Ne me défendra pas d'être un jour emmurée.

Qui donc, qui donc viendra me visiter alors ! »
— Personne. Je n'ai pas de fils et pas de fille.
A moi seule ma fin ! Je refuse, ô famille !
De créer des vivants qui deviendront des morts.

A MAMAN

Notre père est parti, mais du moins tu nous restes
Et nous te garderons, touchante veuve en deuil,
Pauvre maman si douce avec tes petits gestes,
Qui ne connus jamais le vice ni l'orgueil.

Te voici toute seule à présent, frêle chose
Trottinante et sans bruit, — oh ! ton cher petit dos ! —
Notre mère aux grands yeux, encore fraîche et rose,
Visage coutumier sous d'éternels bandeaux.

Rien de toi n'a changé. C'est le même silence
Fait d'abnégation et de timidité.
Toujours nous t'aurons vue, humble dans ta bonté
Qui ne se lasse point, qui toujours recommence.

Sans cesse tu donnas et ne demandas rien,
Cœur innocent, candide, étranger aux intrigues.
En échange des soins de tes deux mains prodigues,
Peut-être voulais-tu qu'on t'aimât toujours bien.

Tes mains, tes bonnes mains ! Ma tendresse les baise
Respectueusement, longuement, à genoux.
Si je te le disais, tu serais mal à l'aise,
Et me repousserais avec un rire doux.

Autrefois, au milieu de ta grande famille,
Tu vivais, poule heureuse après la couvaison.
Maintenant tes poussins ont grandi. Chaque fille
A son tour a quitté, comme un nid, la maison.

Elles vivent ailleurs, toutes si dissemblables
Qu'on ne les croirait point venant du même essaim.
Toutes ont cependant sucé ce même sein
Qui dort, vieilli, parmi tes robes raisonnables.

Comme on t'aime toujours ! Oui, passionnément.
Pourquoi n'ose-t-on pas en face te le dire ?
C'est qu'on craint ta rougeur, tes yeux, ton petit rire...
— Mais la voix tremble un peu quand on te dit : « Maman. »

LE VENT NOCTURNE

Comme quelqu'un, par la fenêtre grande ouverte,
Cette nuit grondeuse, est entré le vent.
Dans mon lit je gisais, inerte,
Lazare du sommeil, qui redevient vivant.

Il réveilla le cœur d'esprits qui me possède.
Sa voix me donnait un ardent conseil :
— Debout, démon, rôdeuse, aède !
Viens voler avec moi le grand vent, ton pareil !

Il disait : « Tu fuiras dans la nuit, invisible,
Comme la bourrasque et comme les morts.
Tu serais tes aïeux sans corps
Et ton père, ce mort d'hier, encor sensible. »

Il disait : « Tu serais hiboux et revenants,
Tout ce qui se plaint sans vouloir se taire,
Tu serais le cri du mystère
Qui s'élève, les nuits, sur des rythmes traînants. »

Il disait : « Lève-toi ! debout, fille nocturne !
Tu portes un masque au cœur, ôte-le,
Ensauvagée et taciturne
Sœur de l'air et de l'eau, de la terre et du feu ! »

Il disait : « Fais semblant, au soleil, d'être humaine,
Mais, quand vient la nuit, subis ton destin.
Ame sans bornes, je t'entraîne,
Sois le vent, le grand vent, le vent jusqu'au matin !... »

Lors j'ai pris l'envergure informe et gigantesque.
Espace, dis-nous, ô toi, notre amant,
Si ce fut tout à fait ou presque
Que régna la tempête, épouvantablement ?

DÉBORDEMENT

Notre Seine si patiente entre ces murs
Où, de jour et de nuit, tu vas, étroite et jaune,
Qui te donne aujourd'hui, pour des destins obscurs,
Le furieux élan de ton frère le Rhône ?

Nous entendons d'ici ton grand flot débordé,
Toi, toi qu'étreint Paris sans que tu t'en émeuves !
Saisis de peur, nous nous penchons à regarder
Ces tourbillons qui sont la colère des fleuves.

Quel mauvais temps, quelle injustice de l'hiver
 Harcela ta douceur jour à jour, goutte à goutte,
 Pour qu'ainsi, brusquement, ton eau se gonfle toute
 Avant de se jeter au néant de la mer?

Nous pensons à ta source, au filet clair que bleute
 Le ciel, et qui tiendrait dans le creux d'une main.
 Faut-il, Seine, qu'au long de l'éternel chemin
 Tu coures maintenant avec ce bruit d'émeute !

Que vas-tu faire de tes ponts, quais, berges, bords,
 Grande eau fâchée, envahissante, et qui veux mordre ?
 Toi si docile hier et qui n'est plus dans l'ordre,
 Quels dégâts suffiront à ta rage, et quels morts ?

Nous songeons. Nous disons : « Cette Seine est pareille
 A la foule qui va comme un flot innocent
 Et qui soudain, un jour, rebelle, se réveille
 Et déborde, et se change en un fleuve de sang.

Tourbillons, révolutions, cris, meurtres, haines,
 La fin de tout ! L'ancien monde est démoli ! »
 Que non ! Le peuple en rage est comme cette Seine
 Qui rentrera demain, tranquille, dans son lit.

NOCTURNE PARISIEN

Ces premiers jours de juin, comme on est étonné
Qu'il fasse encore jour, même après le dîner !

L'on joue au piano, l'on ne sait pas quoi faire,
Puis l'on va se coller à la fenêtre claire.

Des vols de martinets ont des rires aigus,
Comme autrefois, au temps qui ne reviendra plus.

Trois peupliers. Paris dedans. La Seine rampe.
Il fait clair. Et pourtant c'est l'heure de la lampe.

C'est un soir d'autrefois... On le croyait, alors,
Quelque chose ou quelqu'un vous attendait dehors.

On était là, contre la vitre, inassouvie.
On espérait tout bas. On ignorait la vie.

Ah ! l'on ne savait pas, bel été, bel été,
Que, dehors, il n'y a que la méchanceté...

A PAUL VERLAINE

Paul Verlaine, opulent esprit, cœur plus que riche,
Qui traînas par le monde un pas de mendiant,
Roi de tous les trésors et pauvre Lélian,
Ton corps seul a quitté la vie absurde et chiche.

Ton œuvre est là, bon pain, inépuisable miche
Aux miettes d'or léger partout s'éparpillant.
Tu n'aimais que pleurer pour toi-même, en riant...
Ah ! ta gloire !... Vivant, tu dirais : « Je m'en fiche ! »

Aujourd'hui, nous voici qui faisons un tombeau
Pour toi, le vieil ivrogne incurable du beau,
Et qui lui préférerais encore le sensible.

Oui, le beau, le sensible et la nuance et tout,
Tout ce qui peut se vivre et même l'impossible,
Verlaine très humain, grand poète, grand fou!

DÉFI

Que la haine anonyme et que l'envie esclave
Environnent mon cœur de leurs traits incessants !
Je regarde à mes pieds éclaboussés de bave
La révolte des impuissants.

Votre encre empoisonnée est vaine. Votre proie
Ce n'est pas moi ! Qui donc va me tordre le col ?
Mon visage se rit de votre vitriol,
Vous n'atteindrez jamais ma joie.

Contre mes vrais trésors nul de vous ne peut rien.
Ma pensée est à moi comme est à moi mon homme,
Comme est à moi mon temps, comme est à moi mon bien.

Additionnez ! Je fais la somme !

Non ! Vous n'entrerez pas chez moi, dans ma maison,
Vous ne briserez pas mes vitres sur ma Seine,
Vous ne m'ôterez pas Paris. Non, votre haine
Ne barre pas mon horizon.

Vous n'envahirez pas ma campagne natale,
La terre où, doucement, les miens sont enfouis.
Il n'est aucun relent de votre haleine sale,
Dans mon pays, dans mon pays !

Mon pays où je fus une enfant avant d'être
La femme d'aujourd'hui que visent tant de coups,
Où des vieilles que j'aime et qui me virent naître
Me bercèrent sur leurs genoux.

Non ! Vous ne serez pas la sombre Jacquerie
En route vers le fier château de mon bonheur.
Car j'ai, pour me garder contre le flot hurleur,
Ma haie autour de ma prairie.

Venez ! Et franchissez mes herbages bourbeux !
Vous y serez reçus, croyez-le, haut et ferme,
Sur les fourches de fer des hommes de ma ferme
Et sur les cornes de mes bœufs !

TABLE

Poème liminaire	1
-----------------------	---

LA MER

Oraison	9
Chant de Bourrasque.....	13
Le Refrain de la Cloche de brume.....	17
Apostrophe	21
Ballade du Pêcheur noyé.....	23
Chansons des Barques de Nuit.....	25
Mari Stella	29
Poème du Hareng.....	31
Au Pêcheur de Crevettes.....	35
Chant de Vent et de Mer.....	37
Soir d'Honneur.....	43
<i>In memoriam</i>	47
Dialogue du Pêcheur et de la Mer.....	49

LA PASSION

Chant de la Passion.....	61
Discours pour une Vierge.....	67

Strophes vers l'Amour.....	71
Appel, un soir.....	75
Le Cri des Femmes dans la Nuit.....	77

LA ROUTE

La Route.....	83
Constantinople.....	87
Scutari.....	89
Promenade.....	91
Tchélébi Méhémet Khân.....	93
Aux Derviches Mewlewi.....	95
Voyages.....	99
Naples.....	103
Au Passage.....	107
Inscription au Forum.....	109
Via Appia.....	111
De Rome.....	113
Inscription funèbre.....	115
Florence.....	117
Salutation.....	119
Michel-Ange.....	121
Venise.....	123
Tunis.....	127

CINQ POÈMES POUR LA FRANCE

I. Initiation.....	131
II. Patrie.....	133
III. Pour le Drapeau.....	137
IV. Chant de Guerre.....	141
V. <i>La Marseillaise</i>	143

CHEZ NOUS

Pour Vous.....	149
Lueurs.....	153
La Promenade.....	155
Soupir printanier.....	157
Sanglot.....	159
Rire.....	161
Glas.....	163
Foins.....	165
Clair de Lune.....	167
Sous les Pommiers.....	169
Le Loisir.....	171
?... ..	173
Gravé en songe sur une pierre de ma paroisse.....	175